

Monsieur le Grand Chancelier de la Légion d'Honneur,
Madame l'Intendante Générale
Mesdames, Messieurs

Mesdemoiselles,

En découvrant votre école, le mois dernier, je n'imaginai pas que j'allais vous envier, envier votre uniforme et le rythme de vos vies. Pourtant c'est ce qui s'est passé. Votre jeunesse est allée chercher la mienne. Elles se sont croisées bien que différentes, puisque j'ai fait mes études dans un lycée, le lycée Jean de la Fontaine à Paris, et que je n'étais pas pensionnaire, seulement demi-pensionnaire, grande différence. Mais nous y étions entre filles, comme vous, car les lycées n'étaient pas mixtes, et nous portions aussi un uniforme, oh un simple tablier beige sur lequel étaient brodés nos noms, prénoms et classes, sans l'élégance du ruban qui vous distingue par sa seule couleur. La distribution des prix existait encore quand elle a disparu presque partout, sauf ici. Et c'est un grand bonheur pour moi de revivre ce jour et de célébrer ce moment qui honore votre persévérance, vos efforts et vos professeurs.

Les rubans aurore et les rubans bleus ont certainement entendu les deux précédents discours de distribution des prix confiés, par Monsieur le Grand Chancelier de la Légion d'Honneur, à d'éminentes personnalités du monde des sciences. Au professeur Corvol, qui occupe la chaire de Médecine expérimentale au Collège de France et fit l'éloge, entre autres choses, de la science informatique, à Madame Claudie Haigneré, glorieuse astronaute, qui après maintes missions spatiales est aujourd'hui à la tête d'Univers sciences. Je suis fort honorée que le relais me soit aujourd'hui confié. Il semble que j'ai été doublement invitée. Par Monsieur le Grand Chancelier, à évoquer la compagnie dont je fais partie, l'Académie française, qui défend et illustre notre langue, et

par Madame l'Intendante générale à parler d'amour. Je précise aussitôt... l'amour qui ne déçoit jamais, l'amour de la langue que tout écrivain, ce que je suis, éprouve et donne en partage. Oui, vous avez bien entendu écrivain, ni écrivaine ni auteure. Cette féminisation politiquement correcte est grammaticalement contre-nature. Elle nie que le masculin fait fonction de neutre en français, ce qui n'est pas le cas dans d'autres langues, comme l'allemand. Elle nie aussi les combats menés par les femmes pour accéder aux mêmes fonctions que les hommes. Quand l'ambassadeur d'un pays est une femme, par exemple, on dit madame l'ambassadeur. Madame l'ambassadrice, si l'on s'adresse à l'épouse de l'ambassadeur, ce qui est fort différent, vous en conviendrez, mesdemoiselles, et je m'empresse de répéter ce joli mot dont l'usage a été banni par la loi.

Me voici donc parmi vous pour évoquer le bonheur d'aimer notre langue à travers tous ses paysages en prose et en poésie, le plaisir de la parler selon sa grammaire, son intelligence et sa beauté propre. « La beauté qu'en ce monde j'adore », osait confier un poète de La Pléiade, Joachim Du Bellay, qui rédigea au XVI^e siècle un manifeste justement intitulé « Défense et Illustration de la langue française ».

Au début du XX^e siècle, un de mes écrivains préférés, Jean Giraudoux, dénonçait « la langue faussement précise, adipeuse, acariâtre » que parlait le président de la République d'alors, Raymond Poincaré pour ne pas le nommer. Il avait la nostalgie du français tel que Jean Racine et Jean de la Fontaine l'entendaient. Il aimait tant ces deux-là qu'il leur consacra des livres et s'inventa des liens de parenté avec eux, mais le seul vrai lien de parenté était un même sentiment de la littérature. Ce sentiment naît très tôt dans nos vies, dès les premiers livres que nous lisons, les premiers poèmes appris par coeur, autant dire qu'il naît au collège. Si la littérature, selon Giraudoux, s'adresse à la part royale que contient chaque citoyen, alors la cour de son lycée de Châteauroux hier, la cour de votre Collège des Loges aujourd'hui sont préférables à la cour de

Louis XIV. Parce qu'y règne l'égalité, l'éducation faisant de vous toutes autant de jeunes dauphines.

Depuis les temps les plus éloignés les hommes, ce neutre-là nous inclut toutes, ont eu besoin de rencontrer des livres pour devenir eux-mêmes. Le formidable essor des machines intelligentes doit vous servir, non vous assujettir. N'uniformisez pas vos esprits. Ne coupez pas la route qui conduit vers ce que chacune a de plus précieux au monde : son être, sa singularité, sa personne, sa personnalité. Sur la route se trouvent les arts que vous aimez, la musique que vous pratiquez, le théâtre que vous jouez, et les livres. Ici même, dans vos bibliothèques, vous êtes personnellement attendues, pas forcément par les plus connues ou reconnues des oeuvres, mais attendues par des amis que vous ne connaissez pas encore et que le poète Jules Supervielle appelle les amis inconnus. Songez-y, la littérature destinée à tous n'existe que pour chacun. Ce petit miracle est le contraire de l'information qui délivre le même message pour tous à travers la télévision, la radio, Google ou tout autre moteur de recherches.

Il vous naît un ami, écrivait Supervielle :

« Il vous naît un ami, et voilà qu'il vous cherche

Il ne connaîtra pas votre nom ni vos yeux »

Mais il vous ouvrira des horizons, il vous fera grandir, il vous agrandira. Il vous offrira des temps inconnus. Celui des troubadours qui, au XII^e siècle, firent la découverte bouleversante que l'amour est inséparable de la poésie, qu'il est le moteur même du chant par l'entrelacement des rimes, a particulièrement compté pour moi ainsi que les romans de chevalerie du Moyen âge. L'ami inconnu vous offrira les idées que vous n'avez pas, les aventures dont vous rêvez, des personnages communs ou hors du commun incarnant des projets ou des passions que vous découvrirez. Il vous offrira les espaces qu'une vie ne suffit pas à parcourir, l'espace du monde entier grâce aux traducteurs. De même que Saint Crépin est le patron des cordonniers, Saint Jérôme est le patron des traducteurs, le saviez-vous ? Parce que Saint Jérôme a traduit au IV^e siècle les

livres hébreux de la Bible en latin et ce fut la première étape vers leur traduction beaucoup plus tardive en français.

La littérature contribue à notre formation, certes, mais aussi à nos évasions. Sans l'imagination qu'elle éveille nous sommes condamnées à nos faiblesses, à nos limites, avant même que le monde ne se charge de nous les faire connaître. Un seul livre parfois peut éveiller une vocation. Médecins, hellénistes, anglicistes, historiennes, romancières, que de vocations ont suscité les livres ! Quant à moi, si je n'avais pas lu, joué, monté Molière et Alfred de Musset quand j'avais votre âge, je n'aurais peut-être pas fait de théâtre. Si je n'avais pas découvert le poète Federico Garcia Lorca en troisième et lu *Don Quichotte* en seconde, l'Espagne ne serait pas devenue mon domaine de prédilection, je n'aurais pas passé une agrégation d'espagnol, et ainsi de suite. Ayez plusieurs pays, plusieurs langues, plusieurs vies.

Vous pouvez demander à la littérature ce qu'on lui demande depuis des siècles : de forger notre caractère, de donner un style à notre caractère. Le mot style, du latin stilus, concrètement « poinçon servant à écrire », a tôt été employé au figuré pour désigner la manière d'écrire puis la manière d'agir, de se comporter. Quand un style vous plaît, ne craignez pas de l'imiter. Beaucoup d'artistes, peintres, poètes, musiciens, ont commencé par copier. Je me souviens d'une exposition au musée du Louvre qui s'intitulait Copier/Créer. Dans la copie du même tableau d'Eugène Delacroix par deux jeunes peintres, Édouard Manet et Paul Cézanne, il était émouvant de constater que leur future manière, incomparable, était déjà là.

Un de mes modèles fut au siècle dernier Valery Larbaud, pour qui lire, écrire, traduire, était tout un. Il s'employa à ces trois activités. Dans un éloge qu'il écrivit de la lecture, il remarque que presque tout le monde sait lire dans

notre pays comme on sait se servir du téléphone ou conduire une voiture, mais il juge malheureux le médecin qui ne lit toute sa vie que des ouvrages de médecine, malheureux l'avocat qui ne lit que des traités... Je partage sa compassion pour ceux qui n'ont de lectures qu'utilitaires. Larbaud écrivait et pratiquait plusieurs langues — tel, hélas, n'est pas mon cas. Je lui emprunte une petite leçon que je dédie à la classe de cinquième où je fus invitée au cours d'espagnol. C'est l'Espagne, selon Larbaud, qui possède les prénoms féminins les plus variés et les plus beaux. Certains viennent du plus lointain passé catholique de ce pays — Mercedes ou Dolores, par exemple, évoquent les grâces et les douleurs de la Vierge Marie. De Notre Dame des Sept Douleurs vient Dolores, dont les diminutifs, Lola, Lolita sont tout joyeux. Larbaud raconte comment le jeu des diminutifs, impossible en français, permet en castillan d'exprimer à la fois l'âge d'une femme et les liens que l'on a avec elle :

« Lolita est une petite fille ; Lola est en âge de se marier ; Dolores a trente ans ; Doña Dolores a soixante ans. Ou encore : je me permets de demander à Don José des nouvelles de la jeune veuve, sa sœur, Doña Dolores. Reçu avec toute confiance, en ami de la maison, je ne tarde pas à appeler : « Dolores ? » Un jour, inspiré par l'amour, je murmurerai : « Lola ». Et, le soir des noces, j'aurai Lolita dans mes bras. »

Je retiens de cette leçon, mesdemoiselles, que vous seriez bien inspirées d'interroger vos parents sur l'origine de votre prénom : pourquoi, comment, vous ont-ils prénommées ainsi ? Cela pourrait devenir le sujet ou l'objet de votre premier récit, qui vous ferait entrer en littérature. Prénoms, noms, noms de lieux, de pays, ont été à l'origine de chef-d'œuvres que vous découvrirez bientôt.

Parlons avenir. Le temps n'est plus où l'Europe parlait français, mais le temps n'est pas venu pour autant de ne plus parler français. Notre langue a beau être bousculée, cognée, chahutée, elle vit, bouge, voyage, libre de s'enrichir du passé comme du présent à venir. Dans les romans, les poèmes, elle retrouve sa puissance. Les mots que nous regardons comme des badauds dans les dictionnaires se remettent à briller, à vivre, à respirer pour fabriquer des phrases, des pages qui disent ce que nous cherchons à dire, ce qui nous exprime et exprime le vaste monde.

La devise de l'Académie Française, « à l'immortalité », ne concerne pas les quarante mortels qui la composent, nombre fixé par son fondateur, le cardinal de Richelieu, en 1635. C'est la langue française qu'elle souhaite immortelle, qu'elle défend et illustre depuis des siècles. Si son histoire et son actualité vous intéressent, rendez-vous sur son site. Si vous souhaitez dialoguer avec elle consultez la rubrique « Dire, ne pas dire », qui a de plus en plus de succès auprès des internautes amoureux. Vous y trouverez les emplois fautifs les plus fréquents, les néologismes et anglicismes à éviter, vous y découvrirez aussi les bonheurs et les surprises que nous réserve notre langue.

Le but du Cardinal en fondant sa Compagnie était assurément plus politique que littéraire. S'explique ainsi peut-être l'absence des femmes à l'Académie française jusqu'en 1980 où la première d'entre nous, Marguerite Yourcenar, fut élue. Le rôle joué par les femmes dans notre civilisation depuis Marie de France n'effleurait pas l'esprit de Richelieu. S'il avait voulu nous inclure, sachez qu'il avait à sa disposition nombre d'esprits remarquables. Madame de Sévigné et Madame de La Fayette, deux grandes amies, Mademoiselle de Scudéry, Madame Scarron, Madame de Sablé, la marquise de Rambouillet, sa fille Julie, je m'arrête là, mais la liste n'est pas close. Elles donnèrent naissance à un mouvement qui protestait contre la sujétion des femmes dans le mariage — nous sommes, je le rappelle, au XVII^e siècle —, qui

prônait les études et la connaissance, qui réclamait plus de civilité dans les mœurs, plus de mots dans le lexique, plus de raffinement et d'ingéniosité dans le langage.

C'est pourquoi Molière commit une mauvaise action en ridiculisant ce mouvement, en le moquant par deux fois dans *Les Précieuses ridicules* et *Les Femmes savantes*. On lui pardonne. Reste que mon vœu le plus cher est que vous deveniez toutes indépendantes, savantes, précieuses, au sens premier soit de grande valeur et de grand prix.

FD